

# LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Qu'allait-il faire ? Une idée folle lui traversa le cerveau et le tenta à partir de ce moment : revoir Madeleine, tomber aux pieds de cette mère douloureuse qui l'avait tant aimé, et dont il avait désespéré la vie. Il avait assez souvent songé, assis devant le feu du bivouac, pour se dire combien il avait été coupable envers elle. Il se souvenait de sa bonté, de son indulgence, de la tendresse avec laquelle elle le serrait dans ses bras. Il revoyait son vieux et cher visage sillonné de rides, couvert de larmes ruisselantes ; il retrouvait dans sa mémoire le son de sa voix étouffée par les sanglots, cette voix qui lui répétait :

— Ne renie pas Dieu, repens-toi, change de vie !

Alors, il se disait que pour la revoir il donnerait le reste des jours qu'il avait à vivre, et qu'il hasarderait volontiers un bien plus cher que l'existence : la liberté !

Rien ne prouvait d'ailleurs qu'il serait reconnu, arrêté ! Huit années l'avait changé d'une façon absolue. D'ailleurs, qui songeait à lui ?

Non, il voulait seulement revoir la vieille Madeleine, s'humilier devant elle pour la première fois, la supplier d'implorer Dieu pour lui, puis la quitter, après avoir essuyé ses larmes et reçu sa bénédiction. Il s'attendait à la trouver dans la vieille maison bâtie par le père ; la pensée ne lui était pas venue qu'elle pût l'avoir quittée sans retour... Un moment, une crainte terrible lui traversa l'esprit : Si elle était morte ! Cela se pouvait-il qu'elle expirât avant d'embrasser le fils qu'elle avait tant aimé ?... Et cependant la pauvre vieille avait assez souffert pour mériter de Dieu sa délivrance.

Tandis qu'étouffé par son angoisse, Mathieu Cervier serrait son cœur à deux mains, il sentit sur sa poitrine le chapelet de bois ramassé près de la croix élevée à la mémoire de Jean Tournil. Il le prit et le regarda attentivement :

— Il n'y a pas longtemps que la mère l'a perdu, dit-il, sans doute la chaîne de fer est rouillée, mais elle le serait bien davantage si, depuis plusieurs années ce pauvre souvenir avait roulé dans l'herbe... Elle allait là en pèlerinage, expiant et priant pour moi...

Mais, d'un autre côté, comment expliquer l'abandon de la cabane ? Tandis qu'il s'adressait ces questions, Mathieu Cervier ne s'était point aperçu que le temps, changeant subitement, venait de se couvrir de nuages. Un coup de tonnerre l'arracha à sa rêverie, et peu après une effroyable averse tomba, transperçant le dôme feuillu de la forêt et crépitant sur les feuilles.

Le vagabond sentit que cette pluie détendait ses nerfs. Il exposa son front et ses mains à l'ondée ; mais, entendant du bruit dans le fourré, il rentra. Cette précaution était pour le moins inutile, car celui qui s'avavançait y venait chercher un refuge que le vagabond ne songeait guère à lui disputer.

Cependant il se sentit soulagé, en voyant que c'était un enfant d'environ treize ans qui accourait vers la mesure.

Evidemment, celui-là ne le connaissait pas.

Le jeune garçon ne songeait qu'à se mettre à l'abri de la pluie torrentielle qui tombait, et, voyant que la mesure se trouvait déjà habitée, il le constata sans étonnement.

— Vous avez eu l'esprit d'arriver avant l'ondée, dit-il.

Se secouant en riant avec un mouvement rappelant celui de l'oiseau battant des ailes, il ajouta :

— Tiens ! les bûcherons ont brûlé presque tout le bois... Enfin, il reste des allumettes, et nous pourrons tout de même nous sécher... Quand je dis nous, il n'y a que moi de mouillé... Par exemple, le fils de ma mère n'a pas un fil de sec.

Tout en parlant, le garçonnet allumait les menues branches, étendait sa blouse transpercée devant la flamme, et présentait ses mains à la chaleur du foyer.

Assis sur un escabeau, au coin de cet être qui avait été le sien, sous ce toit qui avait abrité son berceau, le vagabond était retombé dans ses pensées. Cependant, il voulait savoir, et jamais meilleure occasion ne devait sans doute s'offrir à lui, s'il souhaitait connaître ce qu'était devenue l'ancienne habitante de cette demeure ruinée.

Le petit paraissait en humeur de causer ; c'était un adolescent robuste, alerte, un peu gouaillieur, et qui devait connaître toutes les histoires du village.

— Ainsi, demanda le vagabond, cette maison sert d'abri banal à ceux que surprennent la nuit et l'orage ?

— Cette maison ? Vous êtes poli pour la mesure. Trois murs et la moitié d'un toit. Si elle eût été complète, la mère Madeleine y demeurerait encore ; mais elle se faisait si vieille, et ses rhumatismes lui causaient de telles souffrances, par les temps de froid et de pluie, qu'elle a dû la quitter, la cabane... Ça lui a grandement coûté, parce que, voyez-vous, la mère Madeleine n'est pas une femme comme les autres ; on dirait une sainte. Ne s'était-elle pas condamnée à attendre ici, sans fin, son vaurien de fils, un homme que la justice a cherché dans le temps et qui s'est enfui, après l'assassinat d'un garde. On pourrait croire que la mère Madeleine l'avait en horreur pour son crime... Eh bien ! si elle jeûnait et si elle priait à l'église ; si elle portait des couronnes sur la tombe de Jean Tournil, elle n'en souhaitait pas moins le retour du meurtrier, et, chaque soir, elle plaçait pour lui un pain, du linge et quelques sous sur la huche que vous voyez. Tant et si bien que des garnements du pays ont volé ce qu'elle destinait à son fils, et qu'on les a envoyés à Meaux sous l'escorte de Sabretache et Jansôme.

— Pauvre mère ! pauvre mère !

— Oui, vous pouvez le dire, pauvre mère ! Et nous, qui rions pas mal de tout, jamais nous n'avons ri sur son passage. Elle a travaillé tant qu'elle a pu : d'abord pour vingt sous par jour, ensuite pour dix, après pour son pain... Enfin, on lui a refusé une écuelle de soupe en échange de son labeur. C'est vrai qu'elle ne faisait pas grand'chose, la pauvre femme ! Ses doigts étaient noués, sa vue baissait ; à moitié aveugle et à demi paralytique, elle ne rendait guère de service. On l'a remerciée en la plaignant. Alors, elle a tendu ses pauvres mains, si tremblantes que les doigts retenaient avec peine les sous qu'on y mettait.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia le vagabond d'une voix étranglée !

— Oh ! quand la misère s'acharne à une créature, ça dure longtemps, reprit l'enfant. Elle ne se montrait pas exigeante, la mère Madeleine ; tant qu'elle gardait quelques croûtes de pain, elles les mangeait sans rien demander de plus, et ne frappait aux portes que vaincue par la faim...

— La faim, c'est terrible !

— Oui, terrible pour les vieux. Moi, qui vous parle, j'ai eu faim souvent, mais on trouve une pomme ici, du pain là, du lait ailleurs. Les gosses ! ça intéresse, voyez-vous !... Mais les vieux, quand ils n'ont plus d'enfant pour les nourrir, tout le monde s'en détourne, et d'autant plus que le fils de Madeleine avait rendu veuve Catherine, que, dans le village, on appelle la mère Pélican...

— Parle-moi de Madeleine, de la vieille Madeleine...

— Je ne cesse d'en parler, même en prononçant le nom de Catherine ; vous n'êtes pas du pays, vous ne pouvez savoir... M. le curé dit que jamais personne n'a été plus héroïquement chrétienne que Catherine... Songez donc ! quand on lui tua son mari dans un bois, en traître, elle avait dix enfants.

— Tu l'as déjà dit, petit, fit le vagabond d'une voix rauque.

— Non ! je n'ai pas parlé des enfants ; j'ai seulement raconté qu'un bandit, un braconnier, l'avait faite veuve...

— Après, après !

— Dame ! vous me demandez l'histoire, je la conte... Si vous m'interrompez, j'en perdrai le fil...

— Reprends-la, dit le vagabond, j'écoute.

— Elle avait donc dix enfants, la Catherine, et plus de mari... C'était lourd... Ma mère a souvent affirmé devant moi que personne autre qu'elle n'aurait pu s'en tirer... Un autre malheur l'accabla ; les malheurs vont par troupes comme les corbeaux. On lui vola un enfant... Des bohémiens qui traversaient le pays... Alors savez-vous ce qu'elle fit, elle adopta la petite fille abandonnée d'une Tzigane pour refaire sa couvée de petits pélicans, qui lui dévoraient le cœur et buvaient son sang et sa vie...

— Catherine a fait cela !

— Oh ! vous n'êtes pas au bout ! C'était si beau, que M. le curé en parla en chaire... Néra grandit avec la couvée, devint jolie, même à côté de Louise et Marie, et la famille prospéra... La bénédiction de Dieu y était, quoi ! François devint l'associé de son patron ; Pierre, parti pour son sort, est fiancé à la fille du plus riche minotier du pays, Mlle Cyprienne ; Vincent deviendra un fameux jardinier, sous la direction de Joseph Lepic, qui doit épouser Marie ; Louise sera la femme de Martial Dincou, le serrurier ; Georges étudie pour devenir maître d'école ; Julien fait des modelages remarquables par des messieurs de Paris. Il n'y a que Nichette qui ne soit pas pourvue, mais elle a neuf ans, et se contente de lire dans l'Abécédaire et de jouer avec son chien... Encore un être bon celui-là ; et brave et courageux, et tout, quoi ! Néra l'attelle à la voiture au linge ; il porte les paquets, il promène Nichette. Nous sommes amis tous deux, Caboul et moi.

— Mais Catherine, Catherine !

— J'en étais à la couvée